
FRAGMENTS
SUR
HÉRODOTE ET LA SIBÉRIE.

Si l'on venoit à découvrir un recueil authentique et complètement coordonné des plus anciennes traditions relatives au Mexique, au Pérou, ou à quelqu'un des Archipels de la mer du Sud, si le tableau de cet antique historien indigène présentoit l'origine des dynasties, les diverses migrations et colonisations, les transactions et les guerres qui s'en suivirent, s'il étoit riche en détails géographiques, mythologiques et ethnographiques, cet écrit seroit d'un prix inestimable; tel est Hérodote pour la Grèce et pour la presque-totalité du monde anciennement connu. — — Peu d'écrivains ont néanmoins éprouvé autant que lui la vicissitude de l'opinion et les contrastes du blâme et de la louange. Au premier élan de l'enthousiasme national qu'inspirèrent aux Grecs ses récits de la guerre des Perses, succédèrent bientôt les réclamations des diverses peuplades qui composoient la nation. Dominées chacune par des intérêts de localité, des rivalités sourdes ou des inimitiés déclarées, celles qui dans l'histoire d'Hérodote jouoient un rôle subordonné ou honteux, l'accusèrent de partialité ou lui imputèrent même une vénalité sordide. Ainsi s'accrédita le bruit que les Athéniens devoient la primatie qu'il leur accorda aux dix talens d'or qu'ils lui décernèrent, et que les Corinthiens au contraire furent, dans une seconde édition, dépossédés des éloges qu'il leur avoit donnés dans la première, parcequ'ils n'avoient point satisfait la cupidité de l'auteur. Plutarque dans son traité *de la malignité d'Hérodote* fait valoir les mêmes imputations en faveur des Béotiens et de quelques autres peuplades de la Grèce.

Un reproche de plagiat lui fut fait également, et aggravé encore par l'influence des mêmes rivalités. Hecatée, Hellanicus de Milet, Xanthus, Charon de Lampsaque et d'autres logographes ont fourni à Hérodote des traditions qu'il employa, dit on, sans en faire honneur à ses devanciers et en s'attachant même à les déprimer.

Il paroît enfin que les anciens traitèrent de fabuleux plusieurs des détails dont

Hérodote embellit des faits mêmes, qui par la proximité des tems et des lieux de-
voient appartenir aux tems historiques.

Subjectum rotis mare

Velificatus Athos

dit Horace ayant Hérodote en vue. L'empereur Julien va plus loin encore, et sem-
ble lui refuser toute espèce de croyance: *ἐν τῷ περὶ τῶν ἑσθίων ἐστὶν ἡροδοτὸς εἶναι λογοποιὸν δοκεῖ.*
(*Suidas, ad vocem Ἡρόδοτος.*)

Après la renaissance des lettres Hérodote encourut des censures également
sévères et peut être moins justes encore. Thucydide, Xenophon, Tacite avoient fourni
des points de comparaison si peu avantageux pour lui, que plusieurs critiques lui
refusèrent toute espèce de mérite comme historien; l'on alla même jusqu'à prétendre
que le mot *Radotage* ne s'étoit introduit dans la langue que par l'abréviation
d'Hérodotage, qui dans l'école aurait été synonyme d'absurdité.

Cette critique étoit aussi injuste que sévère; elle prenoit le change en insti-
tuant un parallèle entre des genres essentiellement différens. Hérodote, père de l'his-
toire, ne pouvoit être que le fils de la poésie. Une stricte démarcation entre ces
deux méthodes de traiter la fable d'un sujet n'existoit point à cette époque. Le
poète historien renonçoit au mérite de l'invention, il s'astreignoit à composer sa mo-
saïque de toutes les traditions qui avoient cours, il ne se croyoit ni obligé ni même autorisé
à en discuter la valeur intrinsèque; c'étoit au lecteur à se décider. *) Les annalistes
du moyen âge se rapprochèrent de cette méthode, qui a le précieux avantage de
caractériser la manière de penser de toute une époque, tandis que la méthode critique
des prosateurs de l'histoire nous présente la manière de voir d'un individu. Les
anciens n'avoient point pris le change touchant le caractère poétique d'Hérodote:

ἄδων τὰς ἱστορίας — ὑμνήσας τὰς ἡμῶν νίκας, dit Lucien — *ταῖς ἐννοίαις μυθικαῖς*
σχεδὸν ἀπάσαις, καὶ τῇ λέξει ποιητικῇ κέχρηται δι' ὅλου dit Hermogène. L'oreille exercée
de Quintilien démêla même une espèce de rythme dans sa prose: *latentes nu-*
meros complexa videtur (*Institt. Orat. IX. 4.*)

Lors donc qu'Hérodote mêle sans cesse, avec un imperturbable sang froid, les
fables des mille et une nuits aux faits les plus avérés, lorsque par exemple dans le
récit très circonstancié de l'expédition d'Harpagus contre les Grecs de l'Asie mi-
neure, on lit: „*toutes les fois que les Pédasiciens ou leurs voisins sont menacés*

*) *ἐγὼ δὲ ἀφίλω λέγειν τὰ λεγόμενα, πείθεσθαι γὰρ μὴν οὐ παντάπασιν ἀφίλωκαὶ μοι τοῦτο τὸ
ἔπος ἔχεται ἐς πάντα τὸν λόγον.* Mon devoir est de dire ce qui a été dit sans être astreint à y ajou-
ter foi sans restriction. Que cet aveu serve de clef à tout mon ouvrage. Hérodote Lib. VII, 152.

de quelque malheur, une longue barbe pousse à la Prêtresse de Minerve. Ce prodige est arrivé trois fois," le poëte historien est fidelle à son genre traditionnel, et il n'y a de ridicules que ses détracteurs qui le font responsable de l'absurdité. Dans le fait Hérodote ne mérite le blâme que dans le très petit nombre de cas, où il lui échappe un doute critique touchant la tradition qu'il rapporte: par exemple *Lib. IV*, 95, l'orsqu'il termine le récit que Zalmoxis pour prouver aux Thraces l'existence continuée après la mort, se cacha durant trois années dans une cave et reparut vivant la quatrième, par ces mots, ἐγὼ δὲ περὶ μὲν τούτου καὶ τῷ καταγαίου ὀκλήματος οὔτε ἀπιστέω, οὔτε ὄν πιστέω τι λίην, ce doute qu'il énonce le place manifestement en dehors de son rôle et sembleroit l'engager à la garantie pour toutes les autres traditions, qu'il donne pour ce qu'elles sont, sans aucune critique.

L'histoire d'Hérodote est un morceau trop précieux, le charme de sa naïve narration est trop entraînant pour qu'on l'abandonnât à ses détracteurs. Même à cette première époque, où l'on plaçoit son tableau dans un faux jour, il se trouva des hommes assez courageux pour disculper sa véracité, même dans la supposition qu'il avoit rapporté comme des faits avérés les plus atroces barbaries (un fils donné à manger à son père), les transactions les plus absurdes (les dynasties fondées sur le hennissement d'un cheval ou sur le caprice de Gyges), la bizarre manière dont la princesse fille de Chéops acquéroit une à une les pierres de taille de sa pyramide, une incroyable masse de supercherie dans les prêtres et un abîme de crédulité dans les peuples. Henri Etienne est ici le coryphée du paradoxe. Dans son *Apologie* pour Hérodote, dont il existoit déjà treize éditions en 1735, il entasse avec profusion des faits à l'appui de sa thèse: qu'un tableau fidelle des événemens de l'époque où il vivoit (la seconde moitié du seizième siècle) offreroit à un oeil non prévenu, surtout si on l'imaginoit projeté de deux mille ans en avant, précisément les mêmes caractères d'in vraisemblance et d'absurdité que l'on trouvoit si révoltans dans l'histoire d'Hérodote, que Henri Etienne venoit de faire connoître aux François qui l'accueillirent avec des huées. *) La controverse contre le Papisme joue comme de

*) Ce qui prouve la fausseté de l'étymologie du mot *radoter* c'est qu'Henri Etienne s'en sert dans son *Apologie*. (Tome I. Chap. 2.). Ce terme existoit donc avant qu'il eut fait connoître Hérodote aux François; dans aucun cas il n'auroit passé sous silence une dérivation si injurieuse à l'auteur dont il se fait le champion. *Radoter* a un rapport très marqué avec le *dote* et *doting* des Anglois qui signifie la même chose et est de très ancienne date.

raison un si grand rôle dans cet ouvrage, que l'Apologie d'Hérodote appartient aussi peu à la Philologie, que les lettres de Bayle sur la comète n'appartiennent à l'Astronomie; mais une note de Larcher, qui plus récemment traduisit Hérodote en français (en 1786), est entièrement dans le sens de Henri Etienne: „En lisant de pareils traits (la barbe de la prêtresse de Carie) on est presque tenté de plaindre les siècles et les pays où l'on a vu de pareilles superstitions. Celles là ont fait place à d'autres, peut être encore plus absurdes. Nous sommes surpris de l'aveugle crédulité des Anciens, la postérité s'étonnera à son tour de la nôtre, et probablement n'en sera pas pour cela plus sage."

Aujourd'hui le progrès des lumières a replacé Hérodote dans son vrai point de vue et dans une phase bien brillante. Il est avéré que toute tradition orale a une efficace irrésistible pour dissoudre promptement tout élément de vérité, et qu'antérieurement à l'époque où l'art de l'écriture s'introduit chez une nation, il ne sauroit exister de certitude. Relativement aux origines des peuples et à toutes les transactions des siècles écoulés avant les monumens écrits, tous les historiens profanes sont sur la même ligne, et l'on ne peut attendre de l'Hérodote de la Grèce aucune garantie meilleure que celle qu'offriroit un Hérodote des Tartares, ou du Chili, ou de Bolabola. Mais le physique du sol, le caractère des localités, les produits indigènes ne changent point; les influences du climat sur les moeurs et les coutumes des habitans demeurent les mêmes à toujours, ou ne se modifient que très peu et très lentement par les progrès de la civilisation. C'est par ces caractères indélébiles, c'est par ces antiques et immuables marbres d'Arondel de l'Ethnographie, que l'on peut contrôler la véracité d'un historien de l'antiquité. Celle d'Hérodote sortit du creuset brillante d'authenticité. *Hodiernae observationes probant fere omnia magni viri dicta* disoit déjà Boerhave (*Elementa Chymiae T. I. pag. 550.*).

Le grand nombre des voyageurs qui dans ces derniers tems, Hérodote à la main, ont parcouru les régions de la Thrace, du Pont, de l'Asie mineure et de l'Egypte, qu'il avoit visitées, ont trouvé cette assertion confirmée par des détails topographiques et ethnographiques d'une fidélité vraiment étonnante.

Ici se présente une question d'un très grand intérêt. Hérodote étend la sphère de ses récits bien au delà des pays dont il parle en témoin oculaire: c'est ainsi que pour les vastes contrées Asiatiques situées au Nord-Est de la Méotide et de la Caspie, il motive par la tradition orale des notices, qui au premier coup d'oeil semblent entièrement fabuleuses. On pourroit croire, et l'on a cru en effet, qu'arrivé aux derniers contours d'une carte qu'il avoit lui-même jalonnée avec soin, il s'étoit

complu à leur donner grotesquement l'entourage de quelques arabesques de pure fantaisie. Mais s'il se trouvoit que ces récits, tout paradoxaux qu'ils sont, ont une vérité ethnographique, si des localités et des coutumes se retrouvoient en Sibérie près de l'Ural, telles qu'Hérodote les assigne aux mêmes lieux, il s'ensuivroit que de son tems un grand commerce nomade amenoit du fond de l'Asie septentrionale des caravanes marchandes aux foires des villes grecques de la Colchide et de la Chersonese taurique, comme de nos jours à Taganrok, à Troizk, à Nichnei et à Irbite. C'est là qu'Hérodote a pu recueillir des renseignemens vrais pour le fonds, mais altérés par le vice inhérent à toute tradition orale, surtout lorsqu'elle passe la filière des truchemens, car Hérodote lui-même fait mention de cas, où l'on ne pouvoit communiquer que par traduction en cascade à travers sept idiomes différens. —

Ayant dans le cours d'une expédition scientifique traversé de l'Ouest à l'Est toute l'Asie depuis les bouches de l'Oby jusqu'au Kamtschatka, je crois avoir saisi quelques rapprochemens inattendus entre les récits d'Hérodote, et les objets qui se présentoient à mon observation. Si je me permets d'extraire ici de mon journal quelques notes hasardées dans ce sens, ce n'est que pour les offrir à une discussion ultérieure, et avec une défiance d'autant plus grande que cet objet étoit en quelque sorte étranger au but de mon voyage et au genre de mes études.

Au Nord-Est du Tanaïs et au delà de la Scythie, Hérodote nomme diverses nations vivant de la chasse, séparées les unes des autres par des steppes désertes de plusieurs journées de marche chacune (tantôt quinze, tantôt sept). Enfin la plaine uniforme se relève et sur un sol pierreux, au pied de montagnes élevées, il place les *Argippées* (Hérod. Lib. IV, 23.). Le voisinage de l'Ural est clairement indiqué ici, ainsi que la région où les *Baschkires* habitent son revers occidental. Ce peuple, dit Hérodote, vit du fruit à noyau d'un arbre appelé *Pontikon*; quand il est mûr ils en expriment dans des sacs un suc épais et foncé, qu'ils appellent *Aschuy* et qu'ils boivent en le mêlant quelquefois au lait. Du marc résidu de l'expression, ils pétrissent des galettes (*παλάθαι*) qu'ils mangent, faute de viande, car ils manquent de bonnes prairies (*σπουδαῖαι νομαί*). Or c'est mot pour mot l'emploi que les Baschkires font encore aujourd'hui du *Prunus Padus* (qu'ils appellent *Tschia*) et que j'ai retrouvé aussi au Kamtschatka, et le mot *Aschuy* d'Hérodote désigne dans leur langue un acide, et nommément l'acide végétal qu'ils mêlent au lait*). —

*) *Prunus Padus*, indigène du Pont et étranger à la Grèce, méritait le nom de *ποντικὸν δένδρον* tout autant que le noisetier (*Corylus avellana* de Linnée, *Nux Pontica* des Romains). Il va sans

Les *Argippées*, dit Hérodote, ont le nez camard (σιμοί), et les os maxillaires proéminens (μεγάλα γένεια). Si l'on entendoit par ces derniers mots des pommettes de joue saillantes, on auroit la physionomie des Baschkires bien caractérisée; mais quand Hérodote ajoute qu'on les dit chauves dès leur naissance hommes et femmes (λεγόμενοι εἶναι πάντες φαλακροὶ ἐκ γενεῆς γενόμενοι καὶ ἔρσενες καὶ θήλειαι ὁμοίως) et que par cette raison il nomme cette nation tantôt φαλακροὶ les Chauves, et tantôt Argippées, on est conduit à une divination qui n'est pas destituée de fondement. L'on convient généralement que des deux syllabes du mot Baschkire, la première est le mot Tartare: *Basch*, tête, — et l'on rapporte la seconde au mot *Kurt*, dont on prétend qu'il signifie abeille, ce qui n'est pas vrai. *Kurt* est synonyme d'insecte, ver. *Iéphjak* est la soie, *jéphjak Kurt* est le ver à soie. *Bal* est le miel, *Bal Kurt* l'abeille. Je propose de recourir à la racine *Kuirg* tondre, et *Kuirgamen* (avec le pronominal affixe de la première personne *amen*) je tonds. Le mot *Baschkuirzi*, comme l'écrivent les Russes, signifieroit donc têtes tondues, peut être à cause de quelque modification de la tonte des cheveux usitée chez les Tartares. Hérodote auroit selon sa coutume traduit en Grec le nom que son voyageur donnoit à cette peuplade, et selon le rite de la tradition orale, auroit pris pour native une épilation factice. —

Le nom d'*Argippées* qu'il donne aux mêmes Baschkires est bien évidemment Grec: c'est la nation *aux chevaux blancs*. Plus on avance vers l'orient dans l'Asie septentrionale, plus on s'apperçoit que la couleur dominante du cheval est le blanc: je fus frappé de ne voir que ce poil chez les *Buraites*, les *Jakoutes* et les *Kamtshadales*. Seroit-ce cette teinte, la plus opposée au rayonnement de la chaleur, qui rend cet animal habile à résister en plein air aux froids les plus rigoureux, comme le lièvre, l'écureuil, les gelinottes et beaucoup d'autres animaux des contrées arctiques, qui blanchissent en hiver? Quoiqu'il en soit de la cause, le fait est que les alezans, les bais, les pies sont évidemment importés par des croisemens plus récents de races occidentales. Il est donc très vraisemblable que le voyageur consulté par Hérodote lui ait fait la remarque que chez les Baschkires commence la race blanche des chevaux, il n'est pas même impossible, qu'il en ait vu arriver une caravane dans quelqu' *Emporium* du Pont, et qu'il en ait fait lui même l'observation. —

Hé-

dire que la conjecture des commentateurs d'Hérodote: que les Argippées vivoient d'huile de noisettes (inconnue en Asie), ou bien qu'ils disputoient aux écureuils de la Sibérie les graines de *Pinus Cembra*, comme prétendoit Larcher, répugne également à la description fidelle du fruit à noyau, et de son suc *coloré*, qui couloit en abondance.

Hérodote dit que les Argippées habitent en été sous des arbres, et qu'en hiver ils recouvrent l'arbre d'un feutre épais et blanc (πίλω στεγνῶ λευκῶ); c'est ainsi que vivent en effet les Baschkires. Le seul malentendu de la tradition est que la tente de feutre ne se place pas sur un arbre mais sur des gaules fichées en terre. Au reste ceux des traducteurs, qui font dire à Hérodote que les Baschkires manquoient de paturages, lui prêtent une erreur qu'il n'a point commise. Lorsque sur les lieux on voit durant l'été leurs chevaux jusqu'au ventre dans les herbages, on comprend que les σπουδαῖαι νομαὶ qu'il dit leur manquer, c'est *l'artifice des prairies*, l'art de faire des foins pour la consommation de l'hiver, et cet art leur manque en effet encore aujourd'hui, où leurs voisins Russes sont choqués comme Hérodote de leur nonchalance à cet égard.

Au delà des Argippées les traditions d'Hérodote placent dans des montagnes inaccessibles des hommes à pieds de chèvre (peut-être les planchettes patins avec les quelles on court sur la neige à la chasse de la chèvre sauvage, du loup et du Rangifère); puis d'autres tribus qui ont un sommeil de six mois (probablement le séjour dans les Yourtes durant l'hiver circompolaire). Puis viennent les Issédones, lesquels attestent que les Arimaspes leurs voisins septentrionaux *n'ont qu'un oeil au front et enlèvent l'or aux Griffons* (ou de dessous les Griffons, λέγεται δὲ ὑπ' ἐκ τῶν γουπιῶν ἀρπάζειν τὸν χρυσὸν Ἀρμασποῦς ἄνδρας μονοφθάλμους *Hérod.* IV. 27. et III. 116.) Il seroit facile d'ajouter un nouveau volume à ceux que l'on a écrits déjà sur ces deux fameuses lignes d'Hérodote, qui sont le texte original de toute la romantique bannale des griffons gardans les trésors. Une race humaine à un seul oeil ne s'est point retrouvée dans le Nord, et les Ethnographes n'en admettent nulle part, malgré le témoignage authentique de St. Augustin, qui dans son trente troisième sermon intitulé à *ses frères dans le désert*, dit: J'étois déjà Evêque d'Hippone, quand j'allai en Ethiopie avec quelques serviteurs du Christ pour y prêcher l'Evangile. Nous *vîmes* dans ce pays beaucoup d'hommes et de femmes sans tête, qui avoient deux gros yeux sur la poitrine; nous *vîmes* dans des contrées encore plus méridionales un peuple qui n'avoit qu'un oeil au front." — Quant aux Griffons les zoologues n'en ont pareillement rencontré nulle part ni sur les trésors ni ailleurs, et ils les relient dans le blazon.

Essaions cependant de reconstruire la tradition d'Hérodote et d'en rectifier les bévues à l'aide des localités et des légendes de l'Ural. De son tems la majeure partie de l'or étoit de lavage et venoit de l'Ural Πρὸς δὲ ἄρκτου τῆς Ἐυρώπης πολλῶ

B

πλεῖστος χρυσὸς φαίνεται ἐόν. L'expédition de la toison d'or et la fondation d'un si grand nombre de villes de commerce grecques entre la Méotide et la Caspie étoient motivées par la traite de l'or; or les Baschkires, les Wogoules, les Ostjakes et les Samojedes ne se sont jamais occupés ni de l'exploitation ni du lavage de l'or, mais ils ont la tradition unanime que l'on rencontre souvent dans leurs contrées certains hommes de race et de langage inconnus, qui se cachent dans des excavations inaccessibles, auxquelles ils ne ménagent qu'un seul soupirail étroit. Il est probable que les factories grecques pour activer la traite de l'or détachent des hommes entreprenans, choisis parmi les Scythes orientaux leurs voisins et limitrophes des déserts de la Russie. Ces aventuriers hazardoient les exploitations furtives dont la légende de l'Ural est aussi pleine que celle du Harz l'est des Vénitiens y exploitans furtivement les métaux précieux. Le fait est que le long de l'Ural, et surtout dans son prolongement septentrional, les Samojedes et les Russes rencontrent si fréquemment des traces de ces anciens puits d'exploitation (*peschtschóri* en Russe) que la rivière *Petschora* en auroit reçu son nom. On a trouvé dans ces cryptes des instrumens et des constructions de fourneaux évidemment exotiques. La chronique de Nestor parle des soupiraux uniques de ces puits métallurgiques, où les indigènes prétoient l'oreille et entendoient quelquefois murmurer en langue étrangère. Il est possible que les récits que fesoient à leur retour les aventuriers Scythes de la vie qu'ils menaient retranchés sous terre et ne communiquant au dehors que par un soupirail étroit, ait induit Aristée de Proconese et après lui Hérodote à la bévue des Monophalmes. — Hérodote dit qu'*Arimaspes* vient de ἀὼν signifiant *un*, ce qui est vrai dans le dialecte Jakoute, et de σπov oeil ce qui n'est vrai dans aucune langue connue. Mais lorsque quinze cens ans après Hérodote, *Jurja Tarasowitche de Nowgorod* rapporta les traditions des Samojedes, le seul changement du mot *Oko* oeil en celui d'*Okno* fenêtre auroit suffi pour reproduire la fable des Arimaspes monophalmes, au lieu de fournir des données avérées et précieuses sur les mineurs aventuriers. Or dans la supposition naturelle qu'Aristée de Proconese ait pris le change par une amphibologie du même genre, on seroit conduit à rapporter la seconde moitié du nom d'*Arimaspes* ou pour mieux dire d'*Arimases* aux termes Jakoutes *as* et *asun*, qui désignent l'action d'ouvrir la porte d'une maison ou de pratiquer une issue.

Quant à la légende des Griffons habitans les régions aurifères de l'Asie septentrionale elle est bien éminemment locale et authentique. Les immenses débris d'animaux gigantesques sans analogues vivans, disséminés avec profusion dans ces

terrains, durent frapper les indigènes longtems avant que le commerce de l'ivoire eut acquis de l'importance. Les géologues modernes ont forgé à ce sujet des hypothèses sans nombre, les indigènes n'en ont que deux: ou bien des taupes colossales — c'est spirituel, possible même à toute rigueur, mais excessivement improbable, — ou bien des oiseaux gigantesques qui auroient depuis émigré ou péri. Cette dernière leçon est généralement admise en Asie, toutes les peuplades sont convaincues que ce géant des oiseaux a jadis infesté leurs contrées. Les tibia de Mamuth, dont les Lukagires font des carquois, sont des tuyaux de ses plumes. Le front voûté du *Rhinoceros teichorhinus* est son bec, la corne aplatie et courbée en sabre du même animal ne se vend encore aujourd'hui par les marchands aventuriers russes (Promüschleniki) que sous le nom de *ptitschie Kogti* l'ongle de l'oiseau; j'en ai acheté moi même une sous cette dénomination. Les naturels du país ne tarissent pas dans le récit des lutttes de leurs ancêtres contre cet immense volatile, ils savent l'époque où l'on réussit à empaler le dernier individu sur une immense perche. Un romantique diroit que ce fut l'époque où l'aigle Russe arborée dans ces régions amena un nouvel ordre de choses. La tradition des Griffons est donc pleinement motivée, mais je laisse aux philologues à décider, si ἀρπάζουσι χρυσὸν ὑπ' ἐκ τῶν γρυπῶν, ils enlèvent l'or de dessous les griffons, doit se prendre tellement à la lettre qu'il signifieroit que les couches aurifères se trouvoient recouvertes par des couches mamutifères. Cela seroit vrai pour les débris et les galets de *Diorite* qu'une ancienne débacle déposa dans les vallées de l'Ural et dans les localités des *thondres* qui les avoisinent, mais peut être d'une vérité trop subtile pour les traditions orales des aventuriers Arimâspes, qui à coup sûr n'étoient pas des Humboldt.

On a révoqué en doute comme également invraisemblable et inintelligible le texte d'Hérodote, que les Scythes par la raison qu'ils sont nomades et non agriculteurs crevoient les yeux à tous leurs prisonniers de guerre: ὅν γὰρ εἰσὶν ἀρόται ἀλλὰ νομάδες. Dans l'Asie chez les Kirguises de la *petite Orde* on trouve la confirmation et l'explication de ce fait. Dans la crainte que les prisonniers de guerre qu'ils font sur les Russes ne profitent, pour s'échapper, de la vaste et déserte étendue de la Steppe, ils sont dans l'usage de leur ôter la raison en leur appliquant méthodiquement des coups sur le crâne. Dans une autre Orde dont j'ai connu des individus à Tobolsk, on trouve plus à propos de les rendre boiteux. Sous la plante du pied près du talon on fait une incision profonde, où l'on insère des crins de cheval

au dessus desquels la plaie se referme et rend à toujours l'homme inhabile à la marche.

Hérodote a certainement parlé à des Sibériens ou à des gens qui les avoient visités, quand il dit qu'une certaine contrée de ce païs est inaccessible à cause de l'abondance des plumes qui y volent dans l'air; cette circonlocution badine ainsi que celle des *mouches blanches* (hjelie mûchi) pour désigner la neige, est nationale, on l'entend répéter dans toute la Sibérie, elle a quelque chose de caressant pour le météore, qui ramène l'activité et le plaisir des communications, on salue avec joie le *retour des mouches blanches*.

La méthode de concentrer sous une tente de feutre la vapeur de l'eau, qu'on échauffe à l'aide de pierres incandescentes, est rapportée fidèlement par Hérodote. Les Scythes, dit-il, ne connoissent que cette manière de se baigner, ils ne plongent jamais le corps dans l'eau. Cet usage caractéristique existe encore aujourd'hui dans toute l'étendue de l'empire Russe. Les progrès de la culture en ont perfectionné depuis la méthode et donné naissance aux étuves stationnaires, mais chez les indigènes des provinces éloignées et nommément aux îles Aléoutes et dans la Californie, on retrouve toute la simplicité de l'appareil décrit par Hérodote, ainsi que les fumigations enivrantes ajoutées à la vapeur de l'eau. L'historien grec dit qu'ils se servoient pour cet effet de la graine de chanvre (*κάνναβις*) projetée sur les pierres échauffées. J'ignore si cet emploi de la même plante existe encore aujourd'hui, mais j'ai vû à Ochozk et ailleurs *Ledum palustre* (en Russe *Bagulnik* ou *qui égaye au bain*) et *Rhododendron Chrysanthum* (en Russe *Pjânaja trava* ou *herbe enivrante*) servir au même usage et ce qu'Hérodote ajoute des hurlemens par lesquels les Scythes exprimoient l'exaltation de leur plaisir dans ces bains narcotisés (*οἱ δὲ Σκύθαι ἀγόμενοι τῇ πυρρῇ ὀρούονται*) se reproduit encore aujourd'hui chez les *Kalouches* avec tant d'intensité, que j'étois induit à supposer quelque rapport avec les rites du culte schamanique, ce qui peut être n'est pas dénué de tout fondement.

Je ne pourrais sans dépasser infiniment les limites qui conviennent au genre de publication de ces fragmens d'itinéraire, aborder ici les divinations ethnologiques que l'on a fondées sur les mots qu'Hérodote nous a conservés comme appartenans aux diverses idiomes des peuplades disséminées dans le Nord de l'Europe et de l'Asie. Je me borne à une remarque et à une conjecture paradoxale l'une et l'autre, parce-

qu'elles indiqueroient l'existence de racines Slaves dans des lieux et des tems où on ne paroît pas en droit de s'y attendre.

Hérodote dit que les Medes nomment le chien *Spak*. Dans tout ce qui nous reste de la langue Persane les philologues n'ont rien sù trouver qui approchât de ce terme. Le seul Tanegnyj Lefèvre assure que les Hyrcaniens appellent encore aujourd'hui le chien Spac. Or le fait est que *Sobaka* est son nom dans toute la Russie. L'identité des deux dénominations ne peut guère être contestée, mais sont ce les Medes qui ont emprunté des Slaves ou est ce l'inverse — c'est une question où les systematiques peuvent se donner carrière. Ainsi p. ex. Mr. Constantinos Oekonomos fidelle à sa thèse que la langue Slave est en presque totalité du Grec de dialecte Eolien, dérive Sobaka de σκυξ — peut-être à l'instar d'equus et alpha. —

Quant à ma conjecture que le mot Σκῶσαι, pourroit être dérivé des termes Russes *skidat-sa* errer en Nomade (mode réfléchi de *skidat* disperser) et *skit* habitation solitaire ou nomade, je l'énonce avec d'autant plus de défiance qu'elle est peut être la vingtième des etymologies que l'on a proposées pour ce mot.

A. ERMAN.